

Vu de Pro-Fil



N°50

Hiver 2021/2022

Dossier : Des murs, remparts ou prison ?

PRO-FIL - SIEGE SOCIAL :

40 Rue de Las Sorbes
34070 Montpellier

www.pro-fil-online.fr

SECRETARIAT NATIONAL :
390 rue de Font Couverte Bât. 1
34070 Montpellier
Tél : 04 67 41 26 55
secretariat@pro-fil-online.fr

Directeur de publication : Jacques Champeaux
Rédactrice en chef : Waltraud Verlaquet

Sommaire

2 Edito

PLANETE CINEMA

A voir en ce moment

- 3 Humiliées et offensées
A la lisière du rêve
La force de la vie
- 4 Marcher vers la liberté
De bonnes intentions ?
Un film subtil et jubilatoire

Parmi les festivals

- 5 Films de l'Est au bord de la Spree
Un homme, des femmes ...
- 6 Un roi du rap couronné
De belles découvertes
- 7 Une Cigale d'or venue de loin
Autres Prix

DOSSIER : Des murs, remparts ou prison ?

- 8 Les murs, mode d'emploi
- 9 S'évader de la solitude
- 10 Montrer l'invisible
- 11 Quand la caméra traverse les murs
- 12 Les murs de la religion
- 13 Nations, identités ou groupes sociaux
- 14 **Coin théo** : Quand les murs seront abattus

DECOUVRIR

- 15 Le cinéma pour le climat
- 16 Enfin le cinéma !
Kelly Reichardt
- 17 Belmondo dans tous ses états

PRO-FIL INFOS

- 19 Informations diverses

A LA FICHE

- 20 *The Wall*

Couverture : Morceau du mur de Berlin (1993), exposé dans le Centre de commerce mondial à Montréal



Edito

50 numéros depuis sa création en 2009, 1000 pages, plus de 1000 articles, des références à plus de 3000 films et 50 dossiers sur des sujets très divers : un bilan dont nous pouvons être fiers. Et ce numéro 50 donne l'occasion de remercier tous ceux qui l'ont rendu possible, les rédacteurs des débuts et ceux qui ont pris la relève, les permanents et les occasionnels, mais aussi les lecteurs, garants de la qualité orthographique et typographique, et, enfin et surtout, notre rédactrice en chef, Waltraud Verlaquet, qui assure aussi la mise en page, et sans qui cette revue n'existerait pas. L'occasion aussi de rappeler les origines, cette *Lettre de Pro-Fil*, créée par Arlette Welty Domon, passant au fil de ses 55 numéros de 4 à 16 pages avant de céder la place à la revue en quadrichromie que nous connaissons.

Le dossier de ce numéro est consacré aux "Murs, remparts ou prisons". Nous serons peut-être traités de masochistes, alors que nous sortons à peine d'une douloureuse expérience de confinement entre quatre murs, mais il nous a semblé intéressant, alors que tant de murs se dressent dans nos sociétés, d'étudier la façon dont le cinéma les représente, que ces murs soient physiques ou psychologiques et de voir aussi le côté positif : les murs ne sont pas que prisons, ils sont aussi protecteurs et, quand ils enferment, on peut aussi passer à travers ou les abattre ...

Jacques Champeaux

Profil : image d'un visage humain dont on ne voit qu'une partie mais qui regarde dans une certaine direction.

PROtestant et FILmophile, un regard chrétien sur le cinéma..

COMITE DE REDACTION :

Marie-Jeanne Campana
Arielle Domon
Alain Le Goanvic
Nicole Vercueil
Waltraud Verlaquet
Françoise Wilkowski-Dehove
Jean Wilkowski
Jean-Michel Zucker

ONT AUSSI PARTICIPE A CE NUMERO :

André Binet
Claude Bonner
Jacques Champaux
Nic Diamant
Françoise Lods
Jean Lods
Nadège Pierron

Prix au numéro : 4 €
Abonnement 4 N° :
15 € / Etranger : 18 €
Imprim Sud
83440 Tournettes
ISSN : 2104-5798
Date d'impression :
10 décembre 2021
Dépôt légal à parution
Commission paritaire
N° 1222 G 93549

Pro-Fil à travers la France :

Alsace / Mulhouse
Marc Willig - 06 15 85 61 95
ass.stetienne.reunion@wanadoo.fr

Ardèche / Privas
Eric Santoni - 06 32 68 28 76
profil.privas@icloud.com

Aude / Narbonne
Patrick Duprez - 06 20 44 76 85
pa.duprez@orange.fr

Bouches-du-Rhône / Marseille
Paulette Queyroy - 04 91 47 52 02
marseille.profil@gmail.com

Drôme / Dieulefit
Nadia Nelson - 06 07 04 82 64
nadianelson@gmail.com

Gard / Nîmes
Joël Baumann - 06 17 54 42 97
profilnimes@free.fr

Haute-Garonne / Toulouse
Monique Laville - 05 61 87 36 86
metou.riou@laposte.net

Hérault / Montpellier 1
Arielle Domon - 04 67 54 39 67
arielledomon@gmail.com

Hérault / Montpellier 2
Simone Clergue - 04 67 41 26 55
profilmontpellier@orange.fr

Ile-de-France / Issy-les-Moulineaux
Jacques et Christine Champeaux
01 46 45 04 27
christine.champeaux@orange.fr

Ile-de-France / Paris
Jean Lods - 01 45 80 50 53
jean.lods@wanadoo.fr

Ile-de-France / Plaisance
Frédérique de Palma - 06 74 44 41 65
fdpalma10@yahoo.fr

Rhône / Lyon
Denis Nové-Josserand - 06 86 45 72 09
denisnovej@gmail.com

A voir en ce moment

Humiliées et offensées

Ouistreham d'Emmanuel Carrère (France, sortie : 12/1/2022)



Juliette Binoche dans *Ouistreham*

Le film reprend le livre *Le quai de Ouistreham* (2010) de Florence Aubenas, grand succès critique et de librairie (plus de 200 000 exemplaires vendus). La journaliste avait vécu durant plusieurs mois à Caen les galères et les humiliations des femmes les plus précaires, en assumant les boulots les plus durs et les plus dévalorisés. Comme le livre, le film s'attache à donner à voir ces 'invisibles' de

la société, à travers les portraits touchants de femmes dont le courage, le sens de l'humour et la solidarité restent sans faille malgré la dureté de leurs vies. Le casting ne réunit - à l'exception de Juliette Binoche - que des acteurs non professionnels dont l'authenticité et l'énergie crèvent l'écran. Dans une mise en scène pleine d'aisance, Carrère, en bon scénariste, choisit de resserrer l'intrigue autour de l'amitié née entre la journaliste et une de ces femmes, incarnée par la formidable Hélène Lambert, avec une question : jusqu'où est-il juste, pour les besoins d'une enquête, de mystifier celles et ceux qui vous font confiance ?

Nic Diamant

A la lisière du rêve

La fièvre de Petrov de Kirill Serebrennikov (Russie, sortie : 1^{er}/12/2021)

Kirill Serebrennikov, cinéaste russe de 51 ans, est toujours assigné à résidence en Russie, récemment condamné à trois ans de prison avec sursis pour une sombre affaire de détournement de fonds. Il a obtenu le prix François Chalais à Cannes 2006 et son film *Leto* a été sélectionné en 2018. Son film *Petrov's Flu* (*La fièvre de Petrov*) est l'adaptation du roman d'Alexeï Salnikov sorti en 2016. Affaibli par une forte fièvre, Petrov est entraîné par son ami Igor dans une longue déambulation alcoolisée, à la lisière entre le rêve et la réalité. Progressivement, les souvenirs d'enfance de Petrov ressurgissent et se confondent avec le présent. Un univers sombre, très sombre, violent avec beaucoup de beuveries, dont on n'ar-

rive pas toujours à comprendre le fil. Est-ce le délire fiévreux de Petrov qui donne un film abscons et brumeux ? Certes de très belles images, une bande-son bien adaptée au sujet, un beau travail sur la couleur ; mais ce film décadent et nihiliste déçoit ceux qui ont aimé *Leto*.

Marie-Jeanne Campana



La force de la vie

Une jeune fille qui va bien de Sandrine Kiberlain (France, sortie France : 26/1/2022)



Sandrine Kiberlain fait le pari culotté de raconter la vie d'une jeune fille juive dans le Paris de 1942 sans mettre en scène la montée des menaces. Mais les spectateurs savent, eux, comment se termine l'histoire des Juifs, même français, même obéissants aux lois qui leur font inscrire Juif sur leurs papiers d'identité ou rapporter leurs radios ou leurs vélos à la mairie. Tenus en haleine par cette

ironie dramatique, ils regardent l'insouciance Irène danser au bord de l'abîme. Incarnée de façon magistrale par la jeune Rebecca Marder, elle rêve de devenir comédienne et vit, avec ses camarades, dans la fiévreuse préparation du concours du Conservatoire, comme si Marivaux avait le pouvoir de les préserver de la peur et de l'angoisse. Éclatante d'énergie et d'optimisme, elle se confronte aux interrogations et découvertes de son âge, soutenue par une grand-mère rebelle et compréhensive, entourée de la tendresse bourrue de son père et de son frère. Le casting, formidable, est au service de ces personnages finement ciselés. Et la fin saisissante, très cut, nous laisse le souffle coupé.

Nic Diamant

A voir en ce moment

Marcher vers la liberté

Lingui, les liens sacrés de Mahamat Saleh Haroun (Tchad, sortie : 8/12/2021)

Amina vit seule avec sa fille de 15 ans à N'djamena, la capitale du Tchad. Lorsqu'elle découvre que sa fille est enceinte, elle met tout en œuvre pour que Maria ne revive pas sa propre histoire personnelle, celle d'une mère célibataire qui a été bannie des siens. Pour y parvenir, elle peut compter sur sa force et son courage sans limites, mais aussi sur les 'Lingui', ces liens sacrés et éternels qui l'unissent aux autres femmes.

Le réalisateur Mahamat Saleh Haroun dresse le portrait de femmes fortes ne baissant jamais les bras, des femmes qui sont en elles-mêmes de vraies leçons de courage. Il y dénonce l'interdiction politique et religieuse de l'avortement au Tchad. Sujet tabou, plongeant de nombreuses femmes dans un tel désarroi qu'elles en viennent à avoir recours à des pratiques

illégalles et dangereuses, ou encore à abandonner leur enfant comme un vulgaire déchet. Haroun a su magnifier cette ville de N'djamena et donner une belle note d'espoir en évoquant ces liens sacrés d'amour et de solidarité qui existent entre les femmes tchadiennes, donnant à son film une vraie dimension humaine et sociale.

Nadège Pierron



De bonnes intentions ?

Un héros de Asghar Farhadi (Iran, sortie : 15/1/2022)



Dans une mise en scène élégante et fluide et une tension dramatique constante, le film interroge subtilement sur des notions morales fondamentales : le bien et le mal, la distance parfois infranchissable qui sépare les bonnes intentions de l'accomplissement d'une bonne action, les méandres

de la mauvaise foi et les obstacles qui se dressent sur le chemin de la bonne. Le tout sur fond d'une problématique

très contemporaine, celle du rôle joué par les réseaux sociaux dans la naissance et la pérennité d'une 'bonne réputation'. Et tout en abordant ces problèmes d'éthique individuelle, il dresse un réquisitoire efficace contre la société iranienne. En cela il évoque *Glory* (2016) des Hongrois K.Grozeva et P. Valchanov, ou les films de Kieslowski. Le pitoyable 'héros', magnifiquement campé par Amir Jadidi, apparaît tantôt comme un naïf égaré dans un monde hostile, tantôt comme un cynique manipulateur. Le scénario est si bien ficelé que le spectateur n'est pas sûr d'avoir levé tous les doutes. Le film lui laisse le choix, métaphore de la liberté individuelle face aux choix existentiels.

Nic Diamant

Un film subtil et jubilatoire

Tromperie d'Arnaud Desplechin (France, sortie : 29/12/2021)

Adaptation du livre autobiographique éponyme de Philip Roth, le film est composé d'une succession d'échanges, certains téléphoniques, entre Philip, romancier américain fixé à Londres (Denis Podalydès) et les diverses femmes qui ont jalonné sa vie, notamment sa maîtresse actuelle (Léa Seydoux). Le décor principal est le bureau de l'écrivain où les amants se retrouvent pour faire l'amour, échanger des confidences, se disputer, et parler des heures durant. Toutes ces femmes sont émouvantes, et chacun de ses livres est pour Philip attaché à une femme qu'il a aimée, si bien que sa maîtresse dira : « Il n'a pas écrit un seul de ses livres... et j'ai écrit les deux derniers ».

Si l'appréhension de l'âge et la crainte de la mort obsèdent l'écrivain, il parle surtout avec ces dames de sexe, d'anti-

sémitisme, de littérature, et de fidélité à soi-même. Entre érotisme et retenue, *Tromperie* se déguste comme un bonbon délicieux. Cette subtile mise en abyme gigogne - Philip est l'*alter ego* de l'écrivain, Desplechin s'identifie à Roth, et Philip/Podalydès est le double de chacun d'eux - est à la fois vertigineuse et capiteuse.

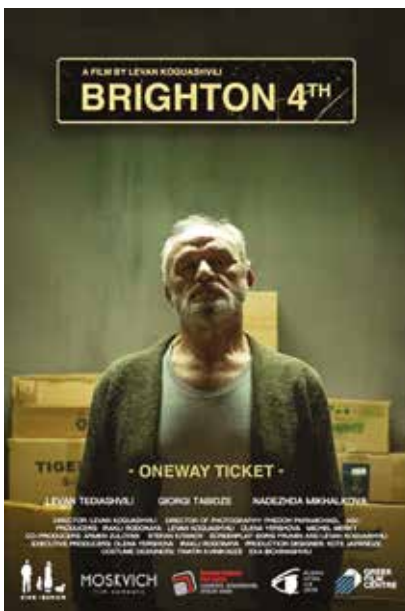
Jean-Michel Zucker



Films de l'Est au bord de la Spree

Festival du cinéma des pays de l'Est à Cottbus, 2-7 novembre 2021

Le très beau film du Géorgien Levan Koguashvili, *Brighton 4th*, met en scène le dévouement d'un père pour son fils, au sein d'une communauté



d'expatriés venus de Géorgie et installés dans le fameux quartier newyorkais de Brighton. Le jury œcuménique a récompensé ce film lors du festival de cinéma des pays de l'Est, qui s'est déroulé fin octobre dans la jolie ville allemande de Cottbus, sur la Spree. Le héros de *Brighton 4th*, Kakhi, ancien lutteur, quitte Tbilissi pour se rendre à Brooklyn afin de venir en aide à son fils, Soso. Censé poursuivre ses études de médecine, Soso, joueur invétéré, n'arrive pas à rembourser ses dettes.

« Avec des images émouvantes et un récit précis et bien mené, le film montre l'engagement d'un père pour son fils (...) c'est un film puissant sur la paix, le respect et l'humanité, dans une société marquée par une violence structurelle », a souligné le jury. Plein de vie et d'humour, le film sortira en France au printemps 2021.

Egalement récompensé à Cottbus, *Leave*

No Traces, du Polonais Jan P. Matuszynski revient sur des événements tragiques survenus en 1983, sous la dictature du général Jaruzelski. Un étudiant avait été tué dans les locaux de la police et les autorités avaient étouffé l'affaire, empêchant le seul témoin de parler. Autres primés, *107 Mothers* du Slovaque Peter Kerekes, sort de l'oubli le triste sort de femmes en prison à Odessa et *Sughras's Sons* de l'Azerbaïdjanais Ilgar Najaf reconstitue en noir et blanc une page tragique de 1945, quand des villageois musulmans du Caucase préférèrent désertir et risquer la peine de mort plutôt qu'intégrer l'armée de Staline, leur bourreau quelques années auparavant. Enfin, rentré bredouille à Moscou, le puissant *Im Limbo* du Russe Alexander Hant, dresse le portrait, dans un *road movie* haletant, d'une jeunesse mal à l'aise dans notre monde actuel et impatiente de changements.

Françoise Wilkowski Dehove,
membre du Jury œcuménique



Voir la page du festival avec les billets d'humour sur notre site

Un homme, des femmes ...

C'est ainsi que l'on pourrait sous-titrer ce 4^e Cinemed, 15-23 octobre 2021.

Un homme tout d'abord : Luis Buñuel. Après Federico Fellini l'an dernier, c'est au tour du maître espagnol d'être honoré avec la projection quasi complète de son œuvre, 29 films, de la période surréaliste de ses débuts à la période française avec Jean-Claude Carrière, en passant par la mexicaine.

Des femmes ensuite, devant et derrière la caméra : la présidente du jury, Asia Argento, l'invitée d'honneur du Festival, Hafsia Herzi, et des réalisatrices : Blerta Basholli, Antigone d'Or de cette édition pour *Hive*, l'histoire vraie de Fahrije Hoti, veuve de guerre qui va créer avec ses voisines une petite entreprise agricole dans son village kosovar en dépit des traditions patriarcales ; Mounia Akl, Prix de la Critique et de la meilleure musique pour *Costa Brava, Lebanon*, son premier long métrage, dans lequel une famille 'bobo' réfugiée dans les montagnes s'est créée

un petit paradis et va voir s'implanter sous ses fenêtres une décharge à ciel ouvert ; Clara Roquet, mention spéciale du jury pour *Libertad*, sélectionné cette année à Cannes (Semaine de la critique), récit du bouleversement que provoque l'arrivée d'une jeune adolescente dans la maison familiale de vacances de Nora, puis la naissance de leur amitié ; Neus Ballús pour son 3^e long métrage *Sis dies corrents*, une comédie (enfin !) où l'on suit les pérégrinations d'un jeune Marocain à l'essai dans une famille de plombiers catalans, confronté au racisme ordinaire de son patron lors de rencontres professionnelles surprenantes. La soirée de clôture n'a pas échappé à la règle avec la projection en avant-première de *Rose*, premier long métrage d'Aurélié Saada avec la merveilleuse Françoise Fabian.

Claude Bonnet



Un roi du rap couronné

Festival de Deauville, 6-15 septembre 2019

Le Grand Prix a été attribué à *Down With the King* de Diego Ongara, lors du 47^{ème} festival du film américain qui s'est tenu dans la cité normande du 3 au 12 septembre 2021, sous la présidence de Charlotte Gainsbourg.

Tourné avec brio, en automne et en hiver, dans les magnifiques paysages de Pennsylvanie, le film de ce Français vivant aux Etats-Unis s'attache au rappeur noir et rockstar Money Merc qui s'isole à la campagne pour élaborer son prochain album. Très vite, l'artiste va se laisser séduire par la beauté paisible des lieux et la vie à la ferme, et il envisage même de se reconverter !

Le prix du jury a été décerné, *ex-aequo*, à *Pleasure* de Ninja Thyberg ainsi qu'à *Red Rocket* de Sean Baker, qui, curieusement, parlent tous deux de l'industrie du porno aux Etats-Unis. *Pleasure* raconte l'histoire d'une jeune fille qui rêve d'en devenir la prochaine superstar. Pas de vulgarité, mais une dénonciation efficace de cette industrie glaçante dans la dépersonnalisation qu'elle inflige à ses protagonistes. Chaque acte sexuel doit être approuvé par écrit par les acteurs, le plus 'cher' étant une relation entre un noir et une blanche. *Red Rocket* nous conte le retour difficile d'un ancien acteur masculin du porno dans son village natal au Texas.

Signalons aussi, prix du public, *Blue Bayou* de Justin Chon qui dénonce le scandale des expulsions d'enfants adoptés : un

Freddy Gibbs dans *Down With the King*



Coréen, adopté enfant par une famille américaine, est renvoyé en Corée alors qu'il travaille et est marié en Louisiane. Deux autres films nous ont marqués : *John and the Hole* de Pascual Sisto - l'aventure désagréable subie par les parents d'un adolescent de 13 ans plutôt pervers - et un western hors des sentiers battus, *The Last Son* de Tim Sutton.

Comme en 2020, le festival de Cannes était invité avec huit films, et Deauville a présenté aussi six nouveaux films français dont le dernier Claude Lelouch : *L'Amour, c'est mieux que la vie !* lequel, malgré tout le respect que l'on a pour le réalisateur, n'est pas une réussite.

Jean Wilkowski

De belles découvertes

Festival de Belfort Entrevues 21-28 novembre 2021

Festival de Belfort



Créé par Janine Bazin et consacré à la jeune création contemporaine, *Entrevues-Festival international du film* de Belfort vient de fêter sa 36^{ème} édition. Il a décerné, parmi les 23 courts et longs métrages en compétition, son Grand prix à *Father* du réalisateur chinois Deng Wei qui approfondit avec finesse les relations entre son père et son grand père, un aveugle de naissance.

Fidèle à sa vocation d'éducation aux images, il a accueilli du 21 au 28 novembre 2021 près de 3000 écoliers et étudiants et sa Sélection Transversale a été placée cette année sous le signe de l'Amour fou, du désir d'absolu et de l'insoumission qu'ont illustré une trentaine de films, dont *Tabou* de Murnau (1931) ; *L'ange de la rue* (1928) de Borzage ; *Peter Ibbetson* (1935) d'Hathaway ; *Les amants crucifiés* (1954) de Mizoguchi ; *Vivre*

vite (1981) de Saura ; *Minnie et Moskowitz* (1971) de Cassavetes. L'invité de 'La Fabricca' était Nadav Lapid, l'enfant terrible du cinéma israélien, à l'occasion de la rétrospective complète de ses courts et longs métrages, en lui donnant carte blanche pour la présentation de cinq autres films choisis par lui.

Loin de 'Bollywood', la richesse et la diversité du cinéma indien indépendant a été approchée à travers cinq films illustrant la figure du créateur en proie à l'incompréhension du monde dont *L'assoiffé* de Guru Dutt (1957) et *Nainsukh* d'Amit Dutta (2010). Parmi les Séances spéciales, on a pu admirer *Vérités et mensonges* (1973), co-réalisé par Orson Welles et François Reichenbach, portrait du plus grand faussaire de l'histoire de l'Art ; un ciné-concert du groupe *Vacarme*, sur un chef d'oeuvre du muet - *L'inconnu* de Tod Browning 1927 ; un programme 'Cirque et fête foraine au temps du muet' ; un hommage à Cecilia Mangini, la grande photographe et documentariste apulienne engagée, encore trop méconnue en France, avec quatre courts métrages des années 60, dont trois avec Pasolini en dialecte Griko. Enfin un lot d'avant premières et de films du patrimoine en version restaurée a offert aux festivaliers de belles découvertes.

Jean-Michel Zucker

Une Cigale d'or venue de loin

Ciné-Festival en Pays de Fayence, 11-16 octobre 2021

Un festival sans thème, riche d'une programmation variée, originale, parfois exclusive avec des films non distribués en France. Des réalisateurs, des acteurs viennent présenter leur film. Des journées de formation sur le cinéma sont proposées. En compétition, des sélections courts métrages (enfants, ados, junior et adultes) et une sélection longs métrages. Les jurys sont composés d'adultes et de collégiens. Ils sont présidés par Caroline Espla, autrice



Sarah Karimi au Ciné-Festival en Pays de Fayence

et réalisatrice de courts métrages (jury courts métrages) et Vincent Mirabel, formateur à l'analyse filmique et auteur de best-sellers comme *l'Histoire du cinéma pour les Nuls* (jury longs métrages). Cette année, il n'y a pas eu de jury Pro-Fil. La Cigale d'Or est décernée au film afghan *Hava, Maryam, Ayesha* de Sahraa Karimi en exclusivité et en présence de la réalisatrice. Sahraa Karimi est une réalisatrice afghane. En 2019, elle devient la première femme à présider l'Afghan Film Organization. Elle a dû fuir l'Afghanistan lors de la prise de Kaboul par les talibans en 2021 et a passionné les festivaliers par ses témoignages. L'équipe de jurés a été attentive à ce juste portrait de trois femmes de Kaboul qui, quelles que soient leurs différences de situation sociale, subissent la même tradition de domination masculine. Les jurés ont aussi été sensibles à ce film engagé, contrastant avec l'actualité géopolitique, qui fait résonner plus largement le combat des femmes du monde entier pour faire avancer leurs droits. Il manifeste deux des principales qualités du cinéma : ouvrir notre regard sur le monde et

éveiller nos consciences.

Le jury a en outre décerné deux mentions d'honneur : à *Sole* de Carlo Sironi, caractérisé par son rythme très lent et une mise en scène faisant ressortir les couleurs froides, film touchant et tout en douceur sur la misère humaine, aux personnages principaux remarquablement interprétés ; et à *Albatros* de Xavier Beauvois, plein de cœur et subtilement épuré, drame à la fois intime et cri d'alarme social dans le sillage d'un gendarme du littoral normand.

Courts métrages primés

Dans la sélection enfants, *Umbrella* de José Prats et Alvaro Robles, seul court-métrage brésilien en lice pour l'Oscar 2021 du meilleur court métrage d'animation.

Dans la sélection adultes : *Balcony* de Toby Fell-Holden. Il est difficile de proposer un drame parfaitement maîtrisé en 17 minutes de réalisation. Pourtant, Toby Fell-Holden y parvient avec précision et efficacité. *Balcony* offre une belle réflexion sur la complexité de la nature humaine. Un film qu'on ne peut que recommander.

André Binet



Voir les pages des différents festivals sur notre site

55° FIF de Karlovy Vary 20-28 août 2021 : *Strahinja Banović* (As Far as I Can Walk) de Stefan Arsinijevic (Serbie/France/Luxembourg/Bulgarie/Lituanie, 2021), une grande histoire d'amour dont les images conjuguent précision documentaire et poésie intemporelle. Mention spéciale : *Zbornica* (The Staffroom) de Sonja Tarokic (Croatie, 2021)

78° Mostra de Venise 1^{er}-11 Septembre 2021 : (Prix du jury Interfilm) *Amira* de Mohamed Diab (Égypte/Jordanie/Émirats arabes unis/Arabie saoudite, 2021)

Le film parle de murs qui séparent des êtres et la question, comment des ennemis peuvent vivre ensemble.

17° Miskolc Jameson CineFest 10-18 sept. 2021 : *Apples* de Christos Nikou (Grèce/Pologne/Slovenie, 2021).

37° FIF de Varsovie 8-17 oct. 2021 : *Virgjëresha Shqiptare* (Vierge albanaise*) de Bujar Alimani (Allemagne/

Tara Abboud et Saba Mubarak dans *Amira*



Belgique/Albanie/Kosovo, 2021). Le film raconte le combat pour le bonheur dans un monde archaïque.

Mention spéciale : *Ringu wandaringu* de Masakazu Kaneko (Japon, 2021), un film comme une fenêtre qui s'ouvre sur la riche tradition du monde de l'Est.

suite p. 19

Tenu pendant le week-end des 2 et 3 octobre 2021, le séminaire national de Pro-Fil était consacré au thème 'les Murs au cinéma'.

Sujet dur, allez-vous dire, surtout quand on commence à peine à sortir d'une situation sanitaire où les confinements successifs ont été autant de situations d'enfermement. Peut-être. Mais peut-être aussi était-il intéressant, enrichissant, de mettre en regard le sujet d'un séminaire et une expérience vécue, souvent douloureusement.

Les murs, mode d'emploi

Mais déjà, qu'entendons-nous par 'mur' ? Disons que c'est 'quelque chose' dont la nature est à préciser (on verra que les murs peuvent prendre des apparences très diverses) et dont l'effet est de dresser un obstacle devant (ou autour d') un individu ou un groupe, divisant en deux l'espace de vie de cet individu ou de ce groupe et y créant, selon l'endroit où l'on se situe, un dedans et un dehors. De ce fait, séparant l'individu ou le groupe du reste du monde, un mur va servir, soit à le protéger d'une menace venant de l'autre côté, soit à lui interdire d'aller dans cet autre côté. Bref, il délimite, protège, enferme. Il est rempart ou prison.

D'un mur à l'autre

La première image qui vient à propos de l'idée de mur, est celle des défenses, souvent impressionnantes, dressées par certains Etats ou groupes sociaux pour se protéger de l'étranger, de l'ennemi, du différent, de l'Autre, quel qu'il soit. C'était le sujet du module préparé par Marcel Besnard qui a ainsi présenté, entre autres, des séquences de *Un mur à Berlin* (film de Patrick Rotman rappelant l'histoire du mur construit par l'Allemagne de l'Est pour isoler Berlin Ouest) et de *Mur*, un impressionnant documentaire de Simone Bitton sur le gigantesque mur édifié par l'Etat d'Israël à travers la Cisjordanie pour lutter contre

les attentats palestiniens.

Ceci dit, un mur n'est pas obligatoirement de nature uniquement matérielle. Ainsi des religions (module présenté par Françoise Lods). La façon dont elles exercent leur pouvoir peut être ressentie aussi bien comme un rempart qui protège que comme une prison qui brise. Si, dans *Maternal* de Maura Delpero, le couvent qui accueille les jeunes

filles-mères est un havre, les *Magdalena Sisters* de Peter Mullan ont fait du leur un bain pour les jeunes femmes qui y sont enfermées.

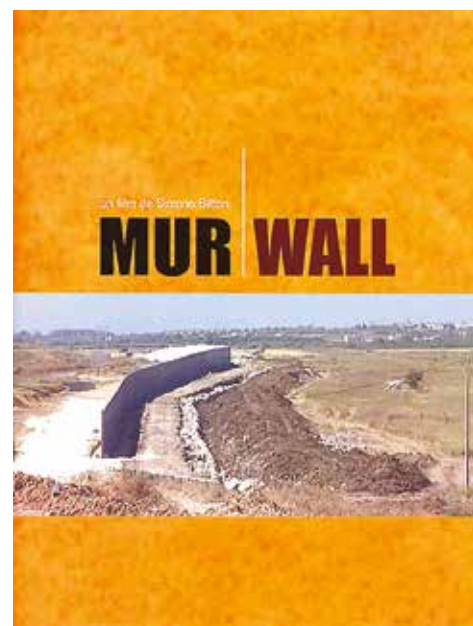
Comme autre exemple de murs non purement matériels, on peut citer ces *Murs de papiers* (titre du film d'Olivier Cousin, projeté intégralement en présence de son auteur) que représentent les

difficultés successives que doivent affronter les étrangers en situation irrégulière pour parvenir à régulariser leur situation. Encore davantage dénués de tout support dans la réalité, les murs psychologiques qui se dressent à l'intérieur des êtres, déforment ou interdisent la relation avec les autres. Parmi les exemples de films évoqués par Jacques Vercueil dans son module consacré à ce thème, on peut citer *Une histoire vraie* de David Lynch qui met en scène deux frères qui ont cessé de se parler depuis des années, ou encore *Le Locataire* de Roman Polanski qui décrit le progressif enfermement du malheureux Trelovsky dans la paranoïa.

Quand la caméra traverse les murs

Par son sujet, l'impossible relation entre une homme et une femme, on pourrait classer *Tu ne seras pas luxurieux* (de Krzysztof Kieslowski, second film à être projeté intégralement dans notre séminaire) dans le type de murs psychologiques dont nous venons de parler. Toutefois, par la façon dont Krzysztof Kieslowski fait de Tomek un voyeur qui utilise une lunette pour observer la femme qu'il aime, Magda, depuis son appartement de l'autre côté de la rue, ce film pouvait tout autant faire partie de la catégorie de ceux que Jacques Champeaux a présentés dans son module où il a évoqué des œuvres où la caméra participe à l'action en se faisant directement investigatrice comme dans *Fenêtre sur cour* d'Alfred Hitchcock ou en traversant l'écran comme dans *La rose pourpre du Caire* de Woody Allen.

Jean Lods



S'évader de la solitude

***Tu ne seras pas luxurieux*, épisode 6 du *Décatalogue* du Polonais Krzysztof Kieslowski, développe le thème de la solitude et de la nécessité d'en sortir.**

On pense à *Fenêtre sur cour* dès les premières scènes en voyant le jeune Tomek, 19 ans, épier sa jolie voisine, une inconnue, trentenaire émancipée, qui habite l'immeuble d'en face. Avec des jumelles, puis un télescope, il la regarde se déshabiller, recevoir son amant, être joyeuse ou triste. Menant une vie morne et solitaire chez une vieille logeuse, mal dans sa peau, Tomek rêve d'approcher Magda, qu'il rencontre parfois à la Poste où il est employé, sans savoir comment faire. La deuxième partie du film est plutôt centrée sur Magda, à laquelle Tomek a confié qu'il l'épiait. D'abord hors d'elle, la jeune femme s'adoucit et se met à s'intéresser au jeune amoureux. Mais leur expérience amoureuse tourne court et Tomek, humilié, tente de se suicider !

Le Décatalogue, série en dix épisodes

d'une heure s'inspirant des Dix commandements, a été diffusé à la télévision polonaise en 1989-1990, avant et après la chute du Mur de Berlin et la fin du Rideau de fer. Face à l'impasse politique sous la présidence du général Jaruzelski, malgré la structuration d'une opposition autour du syndicat Solidarnost, Kieslowski voulait montrer la manière dont les hommes brisent les interdits. Il est souvent considéré comme 'le cinéaste de l'inquiétude morale'. Les dix histoires sont construites à partir de destins qui se croisent dans un quartier d'immeubles de la banlieue de Varsovie. Tout au long du *Décatalogue* on retrouve la même décoratrice, Halina Debrowolska et le même compositeur Zbigniew Preisner. *Tu ne seras pas luxurieux* décrit une société polonaise mal à l'aise, vivant dans la grisaille, l'ennui et l'absence d'amour. Une grande part du récit se passe la nuit, nous faisant pénétrer comme des voleurs dans l'intimité des appartements. De jour,

on circule dans des rues froides parmi des barres d'immeubles sans charme. Le ton général est au pessimisme mais, à la toute fin, les deux protagonistes échangent un sourire, la promesse que l'amour est quand même possible.

Françoise Wilkowski Dehove



Murs de papiers

Un documentaire présenté par son auteur.

Pendant deux années, Olivier Cousin a filmé une permanence Cimade d'aide aux personnes migrantes sans papiers, dans le quartier de Belleville à Paris. C'est dans cet unique décor qu'il peint les difficultés rencontrées par les étrangers désireux d'obtenir des papiers et de faire leur vie en France. Récits de souffrance, de dignité et d'espoirs, *Murs de papiers* œuvre pour cette belle ambition : faire tomber les clichés et toutes les (fausses) idées reçues sur les sans-papiers. Dans ce huis-clos chaleureux de rencontres et de débats où l'on s'attaque aux murs de papiers de la préfecture, courent des récits tissés de vies en marge forcée d'une légalité qu'ils se battent en vain pour obtenir. Chaque histoire privée révèle l'histoire

publique et renvoie au déni des droits universels que sont la reconnaissance d'une identité, la liberté de circulation, le respect de la vie privée et de la dignité. Le réalisateur, en captant au plus près les émotions des personnes étrangères sans papiers, s'attache à montrer ce que c'est, réellement, que d'être sans papiers ; et comme lui, le spectateur ne peut qu'être touché par l'enthousiasme et la force de l'engagement des bénévoles qui reçoivent ces personnes mises dans des situations de vie impossibles à cause de l'iniquité et de l'arbitraire de la loi. *Murs de papiers* rappelle que l'immigration, à travers la main d'œuvre bon marché qu'elle génère, n'est pas un coût mais un bénéfice, pour l'État comme pour les

entreprises,

« générant une contribution budgétaire nette positive de plusieurs milliards d'euros par an ».

Ce film est donc là pour donner un espace de parole à ces hommes et à ces femmes, et montrer la richesse extraordinaire de ces échanges. Produit par Auteurs et Cie avec la participation de la Cimade, du CCFD-Terre Solidaire et le soutien de 290 contributeurs, il n'a pas bénéficié d'une distribution commerciale mais a été montré dans toute la France, accompagné par le réalisateur, la Cimade (festivals Migrant'scène), et de nombreuses associations.

Jean-Michel Zucker

Montrer l'invisible

L'enfermement dans des murs ne nécessite pas toujours des parois physiques.

La psyché recèle des potentialités efficaces, voire redoutables, qui aboutissent à séparer un individu des autres ou de certains autres. Mais, pour qui s'intéresse au cinéma, l'absence d'un obstacle montrable crée un défi de représentation auquel les cinéastes ont trouvé maintes façons de répondre : au cours d'une brève excursion parmi quelques instances de ces murs psychologiquement auto-formés, observons comment des situations éminemment intimes et intérieures ont pu être mises en scène et communiquées à nous par les images, le son et le montage du cinéma.

Solitaires...

Voici d'abord deux films sur l'enfermement psychologique d'un individu, qui en illustrent de façons contrastées le rendu cinématographique. Dans *Birdy* (A. Parker 1984, 2h00), M. Modine interprète un jeune homme revenu traumatisé du Vietnam. Terré dans sa chambre d'hôpital, il ne communique plus avec quiconque. Sa vie se concentre dans son regard fixé sur la fenêtre haut perchée, espoir de liberté pour l'oiseau qu'il se sent devenu et que son attitude évoque irrésistiblement. Le jeu physique de l'acteur et le cadrage suffisent à transmettre l'essentiel au spectateur.

En revanche, dans *Le locataire* (R. Polanski 1976, 2h06), le réalisateur-acteur mobilise éclairages, maquillage, décors, costumes, scénographie... pour exprimer la transformation du réel en

Pink Floyd : The Wall



machine d'oppression, l'emprise puis l'exubérance de la paranoïa. Treslovsky a trouvé un logement à la mesure de ses modestes moyens. D'origine étrangère, ce qui le fait se sentir vulnérable, il est mal accueilli par le voisinage ; et dès l'abord, il apprend qu'il succède à une femme qui s'est défenestrée, sans raison apparente, de l'appartement. Ayant emménagé, il y découvre peu à peu des traces impressionnantes de la défunte - une robe, une dent dans le mur... Il se convainc aussi que le voisinage le considère, plus encore qu'un successeur, comme un continuateur de la suicidée : ainsi, le buraliste ne lui vend que des cigarettes de la marque qu'elle fumait. Un rôle qu'il endossera finalement...

... ou en duos

Après l'isolement de solitaires, voici des murs érigés entre individus : comme le mutuel déchirement auquel s'acharne le couple E. Taylor-R. Burton (Martha & George) dans *Qui a peur de Virginia Woolf ?* (M. Nichols, 1966, 2h11). Ici, c'est la parole qui sert l'expression

cinématographique d'une relation réduite à un affrontement par invectives sous la menace de révélations, épée de Damoclès que chaque partenaire brandit et abat.

Le cas suivant concerne une fratrie. *Une histoire vraie* (D. Lynch, 1999, 1h56) narre l'incroyable voyage à travers les étendues du Middle-West effectué par le vieillard Alvin Straight (R. Farnsworth) pour revoir, après dix ans de rejet réciproque, un frère soudain menacé par la maladie. Dans ce beau film d'un style inhabituel chez lui, Lynch

montre non pas le mur, mais l'effort extraordinaire d'Alvin pour l'abattre.

Retour à l'isolement singulier : nous terminons ce parcours avec *Pink Floyd : The Wall* (A. Parker 1982, 1h35), mise en images d'un album musical dont le titre proclame la pertinence à notre propos. Scénario, musique et textes sont de R. Waters, Pink est joué par le musicien B. Geldof. La cinématographie, mêlant prises de vues réelles et dessin animé, rend matériellement visible la formation des murs psychiques. Le film met en scène les traumatismes et les phobies de Pink, d'enfant à adulte, recouvrant un large spectre : père tué à la guerre, mère protectrice et castratrice, école terrifiante, femme infidèle, totalitarisme politique...

Quant au sous-titre du séminaire de Pro-Fil (remparts ou prison ?), on voit ici le mur jouer ces deux rôles et se transformer de l'un dans l'autre, avec l'image frappante des bras de la mère protégeant puis enfermant son enfant.

Jacques Vercueil

Quand la caméra traverse les murs

Les murs des immeubles séparent et protègent des univers différents, mais la caméra peut transpercer ces murs pour découvrir les mystères ou les êtres qu'ils cachent.



Anaïs Demoustier dans *Bird people*

La traversée des murs la plus simple est celle des regards à travers les fenêtres. Ce voyeurisme peut être inspiré par l'amour ou le désir, il peut relever du simple intérêt plus ou moins malsain pour la vie de ses voisins, il peut s'apparenter à une envolée poétique vers un autre univers.

Le désir amoureux est le moteur du voyeurisme dans de nombreux films. Dans *Singularités d'une jeune fille blonde* (2009), de Manoel de Oliveira, Macario a le coup de foudre pour la jeune fille qui habite l'appartement en face de son bureau et qu'il découvre encadrée, comme un portrait, par les montants de sa fenêtre et se dérochant partiellement à ses regards par le jeu d'un éventail ou des voilages.

Dans le film de Kieslowski, *Tu ne seras pas luxueux* (1987), c'est avec une longue vue que le jeune Tomek épie par sa fenêtre sa voisine Magda dont il est tombé amoureux. Dans *Quatre nuits avec Anna*, de Jerzy Skolimowski (2008), le héros du film, Léon, un quadragénaire célibataire, a été témoin d'un viol et est resté obsédé par la jeune femme victime qui loge dans un rez-de-chaussée en face de chez lui. Au départ, il se contente d'espionner Anna avec des jumelles, puis il pénètre la nuit dans sa chambre. Il la désire mais

ses intrusions restent platoniques. Elles vont durer quatre nuits, la 4^{ème} il se fera arrêter par la police. Dans ce cas, le réalisateur montre non seulement une traversée des murs par les regards, mais met en scène aussi l'intrusion physique du personnage.

Du photographe indiscret au détective impuissant

Dans *Fenêtre sur cour* (1954), la caméra d'Alfred Hitchcock utilise plusieurs procédés pour traverser les murs, à l'image de son personnage espionnant ses voisins de différentes manières. James Stewart, Jeff, est un photographe de presse, un baroudeur, cloué dans sa chambre par une jambe dans le plâtre. Il fréquente une riche jeune femme, Lisa (Grace Kelly), qui vient le visiter régulièrement. On est en plein été à New York, il fait très chaud, et toutes les fenêtres sont ouvertes. N'ayant rien de mieux à faire, il regarde ce qui se passe chez ses voisins. Au début, il s'agit d'un voyeurisme sans objet précis mais il est intrigué par les déplacements nocturnes d'un certain Thorwald qu'il commence à suspecter d'avoir tué sa femme. Chaque appartement est filmé comme une scène de théâtre, une boîte avec des personnages, chaque boîte mettant en scène une histoire particulière. Le regard est d'abord porté 'à l'œil nu',

ce qui correspond à une certaine focale et un certain cadrage des fenêtres et de la façade, puis, à mesure que l'action dramatique se tend, Jeff prend des jumelles puis un téléobjectif ; les plans se resserrent, on voit les personnages de plus en plus près. Au dénouement, Lisa va chercher des preuves dans l'appartement de Thorwald, on n'est plus dans le voyeurisme passif et sans danger de Jeff mais dans l'action de Lisa ; l'intrusion devient réelle et donc à risque. La scène, toujours filmée depuis l'appartement et à travers la vision de Jeff, nous fait d'autant mieux ressentir son angoisse : immobilisé, empêché, ce n'est plus lui qui mène l'action,

il est le voyeur impuissant des risques que court Lisa.

Deux exemples plus poétiques et fantastiques se trouvent dans *Bird People* et dans *La rose pourpre du Caire*. *Bird People* (Pascale Ferran, 2014), est un film où les gens se croisent, dans les transports ou les hôtels, sans vraiment se rencontrer. Audrey (Anaïs Demoustier), femme de chambre dans un grand hôtel de Roissy, ignore tout de la vie des occupants des chambres qu'elle nettoie, jusqu'au jour où elle se transforme en moineau et peut voler de fenêtre en fenêtre, découvrir les chambres occupées et même établir un contact.

La rose pourpre du Caire (Woody Allen, 1985) se déroule dans les années 30 pendant la Grande dépression. Cecilia (Mia Farrow) a un mari chômeur et brutal. Elle se console en passant de longues heures au cinéma. Un jour où elle est venue pour la 5^{ème} fois voir le même film, un événement extraordinaire se produit : l'un des personnages, Tom Baxter, le gentil explorateur, sort de l'écran pour la retrouver dans la salle et dans la vraie vie. Cette traversée de l'écran est une traversée du mur qui sépare la réalité de la fiction et Woody Allen tire de cette rupture fantastique une avalanche de gags.

Jacques et Christine Champeaux

Les murs de la religion

Précisons qu'il s'agit de murs construits au nom de la religion, par des hommes et des femmes, des imposteurs, qui ont le culot de se prendre pour Dieu.

Sujet hautement inflammable actuellement que la 'religion' : ses murs invitent à se fracasser dessus, à abandonner toute raison pour la passion, à s'enflammer plutôt qu'à réfléchir. Si l'islam offre un large choix de murs contre lesquels se fracasser, le christianisme peut lui aussi donner matière à réflexion.

du Christ, c'est en lavant le linge que ces femmes perdues se laveront de leur péché ».

Nous découvrons le calvaire subi par trois de ces jeunes femmes emmurées à vie, travaillant sept jours sur sept, dix heures par jour, mises au silence, humiliées, fouettées. Trente mille femmes y furent enfermées en un siècle. Le dernier couvent fut fermé en septembre 1996.

Maternal est un film argentin de Maura Delpero, prix du jury œcuménique à Locarno en 2019. Il donne un nouvel éclairage aux 'murs de la religion' : ce sont des **murs bienveillants**, ceux d'une institution religieuse en Argentine qui accueille de très jeunes mères célibataires et leurs enfants pour les protéger. Cependant **ces murs de bienveillance**, qui tolèrent la sexualité agressive des adolescentes, peuvent se doubler du **mur inébranlable de la règle** : les religieuses qui ont choisi la chasteté ne connaîtront pas la maternité. C'est contre cet interdit que se heurte tragiquement sœur Paola qui s'est attachée de tout son être à la petite Nina, quatre ans, délaissée par Lou, sa jeune mère immature, révoltée par une maternité pas choisie qui a fait basculer sa vie. C'est en prenant soin de la petite Nina que Paola sent grandir en elle cet amour fou que l'on dit maternel. Se dresse alors devant elle le mur de la règle.

Je serai seule... avec Dieu

Nous terminons par quelques images d'un chef-d'œuvre : *La Passion de Jeanne d'Arc*, film sublime de Carl Dreyer, sorti en 1928, et qui s'appuie sur les minutes du procès telles que rédigées au cours de celui-ci. De murs, ici, il y en a deux, et de natures différentes. Le premier est matériel, c'est la prison dans laquelle l'Eglise a enfermé Jeanne. Le second est spirituel, c'est la foi inébranlable de Jeanne, qui lui sert de rempart, contre l'Eglise elle-même. Et qui lui inspire des répliques d'une force bouleversante. Ainsi, au juge qui la menace en disant « Si tu refuses l'Eglise, tu seras seule », Jeanne répond : « Je serai seule... avec Dieu ».

Françoise et Jean Lods

Lidiya Liberman dans *Maternal*



Haut et Court dans *Osama*

Les talibans

Nous commençons par un film afghan, tragiquement d'actualité depuis le 15 août dernier : *Osama*, tourné par Siddiq Barmak en 2003. Il met en scène la domination des talibans : c'est le **mur du fanatisme**, le **mur de la charia**. Le film dit l'histoire vraie d'une fillette de 12 ans à Kaboul, amenée à se déguiser en garçon pour pouvoir faire vivre sa mère, veuve, et sa grand'mère, puisque seuls les hommes ont le droit de travailler. Bien évidemment la fillette est démasquée et sa vie bascule dans l'horreur. Le film est un témoignage choc. Difficile d'oublier la magnifique scène de la manifestation des femmes sous leur burqa bleue, celle du terrifiant tribunal coranique qui voit l'enfant livrée à un vieillard lubrique, un mollah qui emmène la fillette dans les murs de son harem. .

Mais pas que..

Nous poursuivons par la projection d'extraits du film de Peter Mullan (2002) : *The Magdalene Sisters*. Ici, ce sont les murs inhumains de **l'oppression religieuse**, du **fondamentalisme chrétien**. Il s'agit du scandale des laveries dans les couvents de la Madeleine en Irlande, en réalité des centres pénitentiaires destinés à la rééducation des 'femmes perdues'. La doctrine proclamait :

« par la prière et par le travail, les femmes pécheresses expieront leur péché et sauveront leur âme. Telle Marie-Madeleine lavant les pieds



Nations, identités ou groupes sociaux

Dans l'Histoire, depuis les origines, les hommes ont érigé des murs entre les nations.

L'antique Troie était protégée par un mur considéré comme infranchissable. Pour récupérer Hélène, les Grecs ont fini par le franchir grâce au fameux cheval. De même dans la Bible, les villes des premiers temps étaient entourées de murs comme Jéricho. Les Romains ont érigé le mur d'Hadrien, ils ont entouré leurs villes de murailles. Au Moyen-Age, dans la plupart des pays, les villes sont protégées et délimitées par des remparts. Exemple, Jérusalem ou Carcassonne. Les puissants se sont également souvent protégés en élevant des murs aux limites des territoires qu'ils administrent, comme par exemple la Muraille de Chine qui s'étend sur plus de 20 000 km. Dans tous les cas, ces murs avaient pour vocation de créer une séparation physique, et figuraient une limite difficile à franchir dans un sens, voire dans les deux.

La guerre froide, née après la Seconde Guerre mondiale, a favorisé la création de plusieurs murs. Le plus célèbre est celui de Berlin (155 km de long, près de 4 m de haut, il séparait Berlin Ouest de l'Allemagne de l'Est) construit à partir du 13 août 1961 et détruit fin 1989. La fin de la guerre froide a conduit à une stabilisation du nombre de murs, mais d'autres conflits ont réactivé cela et leur nombre est passé de 20 en 1989 à près de 50 en 2010. Il atteint 70 aujourd'hui, et la crise migratoire ne va pas le faire baisser. Sur cette période plus récente de l'Histoire, nous avons choisi trois films qui ont pour sujet principal les murs, deux documentaires et une fiction : *Un Mur à Berlin* de Patrick Rotman en 2009, *Mur* de Simone Bitton et *Les Citronniers* d'Eran Riklis en 2008.

Berlin

Le premier, *Un Mur à Berlin*, est constitué de documents d'archives. Il nous présente l'histoire du 'mur' depuis sa genèse dans les relations est-ouest, avec le blocus de Berlin Ouest en 1948, puis les difficultés de la RDA qui décide en août 1961 sa construction à la surprise générale. Patrick Rotman a vi-

sionné des heures de documents pour réaliser son film. Ces images, dont certaines, inédites et très spectaculaires, sont montrées pour la première fois : l'ingéniosité des Allemands de l'Est pour fuir par tous les moyens, en courant vite, en creusant des tunnels, en sautant depuis les fenêtres d'immeubles surplombant le mur, rapidement murées, ou en se faufilant entre les barbelés et même en volant dans deux ULM, deux frères se filmant l'un-l'autre. Les archives montrent comment les événements vont progressivement inverser la tendance pour conduire à la démolition fin 1989. Willy Brandt, qui s'était engagé en 1960 à ne pas abandonner ceux de l'Est, est devenu Chancelier en 1969. Il développe 'l'Ostpolitik', la direction de la RDA évolue en cherchant à améliorer la vie quotidienne et l'environnement des habitants. Mais jusqu'à la prise de pouvoir par Mikhaïl Gorbatchev, la RDA reste fidèle à ses orientations et ne lâche rien sur le mur. 5075 personnes ont franchi le mur et 588 ont été tuées en voulant fuir, en 30 ans.

A la télévision, le 9 novembre 1989, Egon Krenz, Président de la RDA depuis peu, annonce que

« dès ce soir tous les Allemands de l'Est qui le souhaitent peuvent se rendre à l'Ouest ».

Aux postes frontières, c'est d'abord la confusion, mais devant la pression les barrières se lèvent et les gens passent dès 21h30. Les brèches dans le mur se multiplient dans la nuit et les Allemands de l'Ouest viennent au pied du mur accueillir ceux de l'Est.

Palestine

Le second film concerne le mur érigé par les Israéliens pour stopper les intrusions palestiniennes.

Ce documentaire réalisé par Simone Bitton est une enquête auprès des dif-

Tarik Copty, Hiam Abbass et Ali Suliman dans *Les citronniers*



férents acteurs sur le terrain pour savoir ce qu'ils pensent. Ainsi le représentant du maître d'ouvrage (Israël), les ouvriers sur le chantier (syriens ou irakiens), les citoyens tant israéliens que palestiniens qui vivent avec, donnent leur avis et la caméra, la plupart du temps témoin de leur vie, montre les contraintes que cela crée à chacun, et comment il s'en arrange.

De beaux citronniers

Le troisième film est donc un film de fiction inspiré d'événements réels. Une femme possède un verger de citronniers. Un ministre israélien vient s'installer dans une villa mitoyenne de ce verger. Les services de l'Etat hébreu voient un risque que des terroristes, se faufilant entre les citronniers, ne profitent de la situation pour attaquer le ministre et sa famille. Le film raconte la procédure judiciaire menée par cette femme contre l'Etat hébreu pour que ses citronniers ne soient pas arrachés. Elle finit par gagner son procès, ses arbres ne seront pas abattus mais raccourcis à 30cm sur une partie du verger. Il faut aussi ériger un mur entre verger et maison du ministre. Les dernières images du film soulignent, d'un mouvement ascendant de caméra, l'effet produit sur le ministre quand il ouvre la fenêtre qui donnait sur le verger et maintenant sur le mur.

Pour conclure, au vu de ces films, les murs pour arrêter les passages et éviter les conflits ne remplissent que très partiellement leur mission. Alors...

Marcel Besnard

Quand les murs seront abattus

On érige des murs pour se protéger, on détruit des murs pour se libérer. Entre les deux, toutes les nuances sont possibles.

Parmi les murs physiques cités dans notre dossier, les deux les plus emblématiques sont celui de Berlin et celui entre Israël et la Palestine. Il y a une différence fondamentale entre les deux. Le dernier veut protéger les Israéliens contre les Palestiniens. Laissons de côté toute considération sur la justification ou l'efficacité de ce mur pour ne relever que son but affiché, celui de protéger le dedans d'un dehors hostile. Or, le mur de Berlin ne veut pas protéger ses habitants, il veut au contraire les empêcher de sortir. Il transforme un pays entier en prison. Cela aurait dû alerter les intellectuels de gauche qui ont cru en cet Etat. Je pense à Bertold Brecht, fameux écrivain, surtout de théâtre, mais aussi par exemple à Wolfgang Kohlhaase, LE scénariste de l'ex-RDA, ainsi que plein d'autres, moins connus. Les raisons/excuses sont vite trouvées : il faut du temps pour que puisse émerger l'homme nouveau du socialisme, en attendant il faut empêcher les gens de partir pour qu'ils aient une chance de devenir ces hommes nouveaux. Au cinéma on a l'habitude de voir l'Allemagne de l'Est à travers le prisme de l'Ouest, comme dans *La vie des autres* (*Das Leben der Anderen*, Florian Henckel von Donnersmarck, Allemagne 2007). Le film décrit des situations qui ont existé, mais d'une façon très manichéenne, avec d'un côté les bons opposants et de l'autre les méchants du régime. Nous

trouvons ici la même séparation entre deux groupes que de part et d'autre du mur de Palestine, sans les nuances et les ambiguïtés de la vraie vie. Celles-ci affleurent dans *Une valse dans les allées* (*In den Gängen*, Thomas Stuber, Allemagne 2018) et sont au centre de l'excellent *In Zeiten des abnehmenden Lichts* (Matti Geschonneck, Allemagne 2017) qui n'est toujours pas sorti en France¹.

Eux et nous

La très grande majorité des occurrences bibliques du mot concerne le mur de Jérusalem, sa construction, sa démolition, sa restauration. Il s'agit là d'un mur comme celui de pratiquement toutes les villes antiques et jusqu'à la Renaissance, érigé pour protéger les habitants d'ennemis potentiels. Un autre mur très connu est celui de Jéricho. Comme on le sait, il n'est pas tombé suite à une action militaire, mais par un rite religieux. Laissons de côté les données historiques pour nous attacher à la seule signification de protection du dedans contre le dehors. On sait que le peuple d'Israël avait par ailleurs une politique de séparation strictes des autres peuples, créant un mur idéal entre Juifs et non-Juifs, avec quelques exceptions notables comme Ruth la Moabite (Livre de Ruth) ou Rahab, la prostituée de Jéricho (Jos. 2,1). Si le mur de Jéricho s'est écroulé par la foi, tous les murs seront renversés aux temps messianiques :

« Les montagnes seront renversées,

les parois des rochers s'écrouleront, et toutes les murailles tomberont par terre. » (Ez. 38,20).

En attendant, c'est le Temple qui a été détruit et il n'en reste qu'un mur de soutènement pour prier.

Dans le Nouveau Testament nous trouvons un verset où c'est le mur immatériel de la séparation idéale qui est aboli :

« Car il est notre paix, lui qui des deux n'en a fait qu'un, et qui a renversé le mur de séparation, l'inimitié... » (Eph. 2, 14)

L'universel

C'est l'universalisme du salut qui offre l'égalité de tous à tous ceux qui veulent bien s'en saisir, contrairement à l'impérialisme qui crée une unité en soumettant les autres. Ce n'est plus aux temps messianiques, mais déjà ici et maintenant, que nous pouvons nous considérer comme égaux, hommes nouveaux en Christ, à ceci près que nous restons pécheurs ici-bas comme le formulera Luther plus tard².

« Car c'est en espérance que nous sommes sauvés. » (Rom. 8, 24).

Du coup, dans la vraie vie, nous retrouvons les nuances et les ambiguïtés citées plus haut, entre bon et méchant, cette fois à l'intérieur de nous-même - mais nous devrions être capables, si Dieu le veut, de surmonter les barrières entre 'eux et nous', en soutenant la tension entre un besoin de sécurité naturel et l'ouverture à l'autre, moins naturelle, mais ô combien enrichissante.

Waltraud Verlaquet

Le mur de lamentation à Jérusalem



¹ Nous avons pu le montrer au Ciné-Festival en Pays de Fayence, en présence du scénariste Wolfgang Kohlhaase. Voir sur le site www.cine-festival.org, dans la rétrospective 2017. Je lui avait donné alors le titre *Temps d'automne*. Pour les germanophones, il existe en DVD.

² *Simul justus, simul peccator, semper penitens* : En même temps juste, pécheur et pénitent.

Le cinéma pour le climat

Dans la programmation du festival de Cannes 2021 figurait une section nouvelle : 'Le cinéma pour le climat'.



Elle regroupait six films, dont *Bigger Than Us*, *Marcher sur l'eau*, *Animal*. Les deux premiers ont été distribués dans les salles, auxquels s'ajouterait *I am Greta*, de la même veine. La sortie d'*Animal* est différée à fin novembre, mais le film est souvent en avant-première, en présence du réalisateur. Le cinéma ne pouvait rester silencieux ou indifférent au plus grand problème qui se pose à notre humanité, le

principale : le laisser-aller des gouvernements, les discours hypocrites annonçant des mesures qui ne seront pas tenues, en bref, la langue de bois. Dans ce passionnant documentaire, nous avons le portrait d'une seule personne, à la fois forte et frêle, qui suscite, par son charisme et sa détermination, l'idée que chacun doit prendre en charge le destin de soi-même et de tous. C'est un message humain d'espoir et d'espérance contre le laisser-aller, les atermoiements, les fausses promesses.

Animal : le récit de deux jeunes adolescents face à la disparition des espèces. Cyril Dion est écrivain et réalisateur. Au cinéma, il se fait connaître par *Demain*, co-réalisé avec Mélanie Laurent, et obtient le César du meilleur documentaire en 2016. *Animal* est son second long métrage, sélectionné à Cannes. On peut trouver dans son ouvrage du même titre, publié chez Actes Sud, beaucoup d'interviews d'experts tels que climatologues, biologistes, économistes etc. avec en toile de fond le spectre de la 'sixième extinction', soit la disparition du vivant sur notre planète. Comme il l'a déclaré dans un échange avec le public lors d'une avant-première :

« Montrer l'exemple (de ce qu'il faut faire à son niveau) n'est pas la meilleure façon de convaincre, mais c'est la seule ».

Complétant bien les autres films cités plus haut, et agrémenté de magnifiques images tournées sur les cinq continents, ce film retrace 55 jours de voyage avec une équipe de tournage et deux adolescents de 16 ans, Bela Lack et Vilupan Puvaneswaran. Un véritable plaidoyer pour apporter les changements nécessaires. Rejoignant *Bigger Than Us*, le film est un appel à la mobilisation de tous.

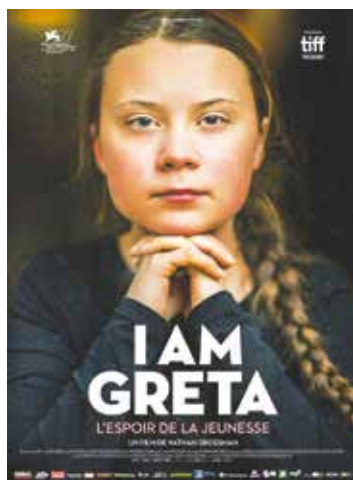
En guise de conclusion...

Quelle est la puissance du cinéma au travers des films (documentaires ou fictions) dans cette lente prise de conscience du péril climatique ? Nous ne pouvons le dire a priori, mais il faut admettre la relative influence de

réchauffement climatique, régulièrement mis en exergue par des mouvements de protestation dans les rues des grandes capitales et par le grand spectacle des conférences internationales, style COP21, COP22... et COP 26, la toute dernière, qui s'est tenue à Glasgow.

Bigger Than Us : de la dénonciation du plastique à la prise de conscience planétaire de certains dysfonctionnements. Cela a commencé avec Melati Wijsen dans sa lutte contre l'envahissement du plastique dans nos vies, initiée en Indonésie, son pays. Flore Vasseur, la réalisatrice, découvre dans un *talk show* l'activité remarquable non seulement de Melati, mais aussi de cette foule de jeunes qui se sont retroussés les manches et ont obtenu des résultats remarquables. On peut pointer le message, alors que défilent les séquences, avec chaque fois un animateur, un organisateur au charisme impressionnant : Mohammad au Liban, Winnie au Colorado, Memory au Malawi, et encore René, Mary, Xiu. Faire quelque chose pour le climat dans son pays, sa sphère d'activité, c'est déjà faire un grand pas dans le bon sens. Ce militantisme déborde toutefois largement le cadre du réchauffement climatique, on s'y perd un peu !

I Am Greta : singulier portrait d'une icône de la résistance au délabrement du monde. Un jeune réalisateur suédois, Nathan Grossman, une trentaine d'années et formation accomplie de scénariste et de réalisateur, rencontre Greta Thunberg en 2018 et décide de l'accompagner dans sa démarche qui, comme on le sait, a conquis des foules entières de jeunes mais aussi de militants écologistes. Les media internationaux ont diffusé avec retentissement ses déclarations, ses participations à de grandes manifestations dans le monde. Sa dénonciation



documentaires percutants ces dernières années. Je citerai, entre autres : *Une vérité qui dérange* (2006, le combat d'Al Gore), *Home* de Yann-Arthus Bertrand (2009, photos aériennes magnifiques et spectaculaires de notre monde abîmé), *Avant le déluge* (2016, Leonardo DiCaprio).

Il ne faut pas désespérer !

« Avec le cinéma, on parle de tout, on arrive à tout » (Godard)

Alain Le Goanvic



Enfin le cinéma !

Arts, images et spectacles en France (1833-1907)

Cette exposition au Musée d'Orsay (jusqu'au 16 janvier 2022) sur les débuts du cinéma s'intéresse à l'influence qu'ont eue la peinture et la photographie sur les premiers films. Elle s'ouvre sur le mythe de Pygmalion, très à la mode au 19^{ème} et symbole du cinéma puisqu'il donne vie et mouvement à la matière inerte, en confrontant la version en marbre d'Auguste Rodin (1889) et la version de Georges Méliès, un film burlesque de 1896. L'exposition se poursuit par la représentation de la ville, une ville qui change beaucoup au 19^{ème} avec l'arrivée des tramways, des gares et des trains. A la même époque, les impressionnistes bouleversent la hiérarchie historique des genres en peinture pour s'intéresser au quotidien et notamment à la vie des rues. Passants dans les rues, tramways, trains, on retrouve tous ces thèmes dans leurs œuvres mais aussi dans les premiers films. Des exemples de ces 'documentaires' très courts, produits par les établissements Lumière ou Gaumont entre 1895 et 1900, sont étonnants de modernité par les mouvements de caméra utilisés : panoramique (*Vue de Paris* - Lumière 1897), travelling (depuis l'ascenseur de la Tour Eiffel ou depuis les bateaux mouches), effets de plongée (vues de rues depuis des balcons). La représentation

des corps en mouvement fait l'objet d'une autre section, montrant notamment des œuvres, de la sculpture au cinéma en passant par la photographie, inspirées par la danseuse américaine Loïe Fuller. Enfin une section passionnante est consacrée aux premières fictions historiques, très souvent inspirées de tableaux célèbres à l'époque : *Un duel après le bal* (production Pathé de 1900 inspirée d'un tableau de Jean-Léon Gérôme), *La Vie du Christ* (Alice Guy pour Gaumont - 1906 - 33 minutes, ce qui est exceptionnel pour l'époque) inspiré du recueil de chromos *La Vie de Notre Seigneur Jésus Christ* réalisé par James Tissot et édité en 1897, ou *Dernières cartouches* d'Alphonse de Neuville, tableau très célèbre à la fin du siècle, réinterprété par toutes les grandes sociétés de cinéma de l'époque (Lumière, Pathé, Méliès, Gaumont).

Jacques Champeaux

Léonce cinématographe, mai 1913



Kelly Reichardt

L'Amérique retraversée¹

Du 14 au 24 octobre 2021, le Centre Pompidou a organisé, en sa présence, une rétrospective intégrale de l'œuvre cinématographique de Kelly Reichardt, cinéaste indépendante née à Miami le 3 mars 1964 et figure majeure du cinéma contemporain. Dans *River of Grass*, son premier long métrage (1994), « un *road movie* sans route, une histoire d'amour sans amour, une affaire criminelle sans crime », la cinéaste dépeint un rêve américain vidé de sens. Après dix années sans parvenir à financer ses projets, c'est *Old Joy* (2007), d'après une nouvelle de Jonathan Raymond, qui raconte les retrouvailles de deux amis de jeunesse qu'au cours d'une randonnée leurs différences vont séparer. C'est cette future longue collaboration avec l'écrivain en Oregon qui fera désormais de ce lieu son territoire

de cinéma. Avec *Wendy and Lucy* (2009), c'est l'échec de la recherche d'une nouvelle vie sur la route de l'Alaska. Dans *La dernière piste* (2011), conçu à partir de journaux

de pionniers, une caravane de trois familles, aimantée par l'Oregon, s'égare dans le désert. *Night Moves* (2014) évoque les conséquences paradoxales du passage à l'acte de trois activistes écologiques. *Certaines femmes* (2017) raconte les vies de quatre femmes dans une petite ville du Montana et de ses environs où chacune tente difficilement de tracer sa voie. Enfin *First Cow* (2021), son dernier film qui a été projeté en ouverture de cette rétrospective, confirme la prédilection de la réalisatrice pour un cinéma pastoral minimaliste. Vers 1820, Cookie, un cuisinier voyageant jusqu'en Oregon avec des trappeurs, se lie d'amitié avec King-Lu, un immigrant d'origine chinoise. Les deux hommes développent bientôt une petite entreprise prospère mais risquée.

Ainsi la filmographie de Kelly Reichardt est-elle marquée par l'originalité, le rythme et le dépouillement de chacun de ses films. La fascination exercée par un autre regard sur le mythe de la conquête de l'Ouest et la mise en images de la narration hantent longuement le spectateur.²

Jean-Michel Zucker

Kelly Reichardt en 2020 à la Berlinale



¹ Titre de l'essai de Judith Revault d'Allonnes, co-édité par de l'Incidence ed. et Centre Pompidou.

² Cf. l'article très éclairant de Jean-Michel Frodon, 21 octobre 2021, du magazine en ligne Slate.fr : « Kelly Reichardt, cinéaste essentielle, pour aujourd'hui et pour demain »

Belmondo dans tous ses états

78 films répartis sur 50 ans de carrière ont fait de Jean-Paul Belmondo un géant du cinéma français et international, qui a su toucher tous les publics par ses films populaires ou d'auteurs.

Il nous a semblé qu'un hommage était légitime, d'autant que l'étendue de son talent permettait de présenter un panorama d'une grande variété.

Avant 1959, Belmondo n'avait fait que quelques apparitions au cinéma. *Charlotte et son Jules*, premier court métrage de Jean-Luc Godard, est un long monologue, en huis-clos, de Jean (Belmondo doublé par Godard) à son ex-amie qui est revenue... chercher sa brosse à dents. Un an plus tard, on retrouvera, dans *A bout de souffle*, certains jeux de scènes de ce premier essai ainsi que le thème : un charmant crâneur, constatant que son amour n'est pas partagé, finit par s'effondrer.

A bout de souffle « a lancé la mode du film mal fait » (*Positif* N°46, juin 1962). En violant les codes du cinéma 'qualité française', provoquant ainsi une distanciation par rapport au film, Godard a trouvé en Belmondo un interprète idéal pour ce premier long métrage. Ce faux film policier les a révélés : dès les premières minutes, un jeune voyou, Michel (Belmondo), tue un motard de la gendarmerie en semblant lui tourner le dos (au mépris des 180°) ; en deux cuts voisins aux images superposées pour suggérer une accélération, la scène de dépassement d'un camion dérange ; pour traduire le malaise de Patricia (Jean Seberg) devant son amoureux pressant, la caméra s'attarde sur elle au cours d'un dialogue en voiture avec Michel, sans contrechamp etc. Cet amateurisme assumé du tournage a enchanté Belmondo, alors que Jean Seberg était inquiète pour sa carrière. Le geste souple et ample, la réaction rapide, l'acteur sait occuper la scène. Sa gouaille, son jeu en apesanteur lui attachent le public.

Grâce, foi et amour : Léon Morin, prêtre

En 1961, Jean-Pierre Melville est déjà connu pour *Le silence de la mer* et *Deux hommes dans Manhattan*. Inspiré par le prix Goncourt 1952 de Béatrice Beck, le réalisateur a l'audace de choisir Belmondo alors surtout connu pour ses



Jean-Paul Belmondo

compositions de 'petit voyou' pour incarner le rôle principal de Léon Morin, prêtre. Il sera le jeune curé défié par Barny, une jeune femme veuve d'un juif communiste. Les deux personnalités vont s'affronter sur la religion, la grâce, la foi et l'amour dans le contexte pesant de l'Occupation. La beauté des images en noir et blanc, et la mise en scène inventive et précise, habitée par

suite p. 18

Pro-Fil : adhésion

Bulletin d'adhésion nouveaux adhérents

Tarifs :

avec abonnement à Vu de Pro-Fil version papier

- ☐ individuel : 35€ ☐ soutien à partir de 45€
☐ couple : 45€ ☐ soutien à partir de 55€

avec abonnement à Vu de Pro-Fil version électronique

- ☐ Individuel : 25€ ☐ soutien à partir de 35€
☐ couple : 35€ ☐ soutien à partir de 45€

Réduit : 10 € ☐ pasteur ☐ étudiant ☐ chômeur, autre

Adhésion sans abonnement à Vu de Pro-Fil

- ☐ individuel : 20€ ☐ soutien à partir de 30€
☐ couple : 30€ ☐ soutien à partir de 40€

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Ville :

Téléphone :

Courriel :

Signature :

Ci-joint un chèque de..... € à l'ordre de Pro-Fil

Pro-Fil, secrétariat national
 390 rue de Font Couverte Bât. 1
 34070 Montpellier



suite de la p. 17 l'interprétation remarquable de Belmondo et d'Emmanuelle Riva, font de *Léon Morin, prêtre* l'un des plus beaux films de Melville, récompensé à la Mostra de Venise par le Grand prix de la ville de Venise. Ajoutons que c'est l'un des rares films, avec *L'armée des ombres*, où le réalisateur du *Cercle rouge*, du *Samourai*, du *Deuxième souffle* donne un rôle aussi important à un personnage féminin. Melville tournera encore deux films avec Belmondo : *Le doulos* (1962) et *L'ainé des Ferchaux* (1963).

Autres facettes

L'image de Belmondo est surtout marquée par ses cascades dans des aventures à jolies femmes. Mais on le voit aussi dans des duos entre un homme mûr et un jeune : quelques exemples. Dans *Classe tous risques* (Claude Sautet 1960), il incarne Eric, jeune loup solitaire recruté par des malfrats parisiens pour exfiltrer de Nice leur collègue Abel (Lino Ventura). Abel, retour de cavale en Italie, a perdu femme et ami dans une fusillade ; deux douaniers ont été tués. Avec ses deux gamins, il devient gibier traqué ; les 'amis' d'antan sont trop prudents, mais Eric sera un soutien parfait pour le fugitif et ses gosses. Sur un schéma voisin, *L'ainé des Ferchaux* (Melville 1963), où Charles Vanel joue l'ancien, se conclut à l'opposé, le jeune Michel

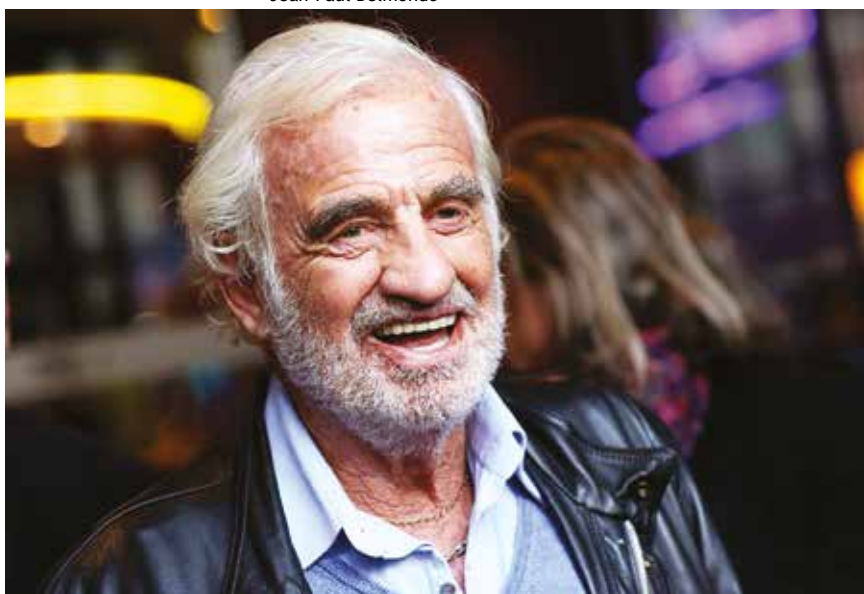
imposant son audace et sa force au 'patron' vieilli. Match nul avec *Un singe en hiver* (Henri Verneuil 1962) : Gabriel, jeune papa que sa compagne a quitté, vient de Madrid voir sa fille en pension en Normandie ; il loge chez Albert (Jean Gabin), ex-soiffard désormais abstinent, embrumé dans ses souvenirs du Yang-Tsé-Kiang. Gabriel n'a que l'alcool contre sa détresse et sa nostalgie d'Espagne... Leurs rêves les rapprocheront. Inversion des rôles : *Itinéraire d'un enfant gâté* (Claude Lelouch 1988) met un Belmondo mûri (Sam Lion) face à Richard Anconina (Al). Sam, après s'être imposé par sa bravoure et son autorité, donne à Al une réjouissante leçon de savoir-faire-en-société. Citons encore *L'Homme de Rio* (Philippe de Broca 1964) où Belmondo s'associe à un enfant cireur de chaussures, ou *L'As des As* (Gérard Oury 1982) à un petit israélien en fuite.

La Révolution française : Les mariés de l'An II

Deuxième film de Jean-Paul Rappeneau, sorti en 1971, ce film montre un Belmondo en pleine possession de ses moyens d'acteur. C'est son 47^{ème} film, il vient de tourner Borsalino de Jacques Deray. La distribution est éclatante (Marlène Jobert, Pierre Brasseur, Sami Frey, Michel Auclair,...). Ce film en costumes, mené à un rythme entraînant sur une musique de Michel Legrand, montre les tribulations d'un jeune Français de retour des Etats-Unis en 1793, qui débarque à Nantes en pleine terreur révolutionnaire pour retrouver sa femme, divorcer et épouser une belle et riche américaine. En pleine guerre civile de Vendée, puis dans la bataille contre les Prussiens, Belmondo peut déployer ses grandes qualités physiques, même si le film ne comporte pas vraiment de scènes de cascade comme tant d'autres. Présenté au Festival de Cannes, il n'aura pas de Prix, mais un grand succès populaire. Belmondo est revenu sur le tard à ses premières amours, le théâtre, toujours avec le même enthousiasme, en particulier dans *Cyrano de Bergerac*, un nez de caoutchouc effaçant celui du boxeur. Sa joie de vivre communicative et sa bravoure dans des cascades souvent dangereuses, l'ont fait aimer d'un immense public.

Nicole Vercueil, André Lansel, Jacques Vercueil, Jean-Philippe Beau

Jean-Paul Belmondo



Abonnement seul

Vu de Pro-Fil : 1 an = 4 numéros
(pour les adhésions voir page 17)

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Téléphone :

Ville :

Courriel :

Pour m'abonner à *Vu de Pro-Fil*, je joins un chèque de 15 € (18 € pour l'étranger) et je l'envoie avec ce bulletin à :
Pro-Fil, secrétariat national
390 rue de Font Couverte Bât. 1
34070 Montpellier



Date :

Signature :

Lyon

Nous sommes heureux d'annoncer la naissance d'un nouveau groupe Pro-Fil à Lyon. L'initiative en revient à Denis Nové-Josserand, un Pro-Filien très actif du groupe de Montpellier qui a rejoint récemment Lyon.

La première réunion du groupe aura lieu le

15 décembre 2021 à 18h30

au Centre Bancel, 50 Rue Bancel - 69007 Lyon

Contact : Denis Nové-Josserand

06 86 45 72 09 - denisnovej@gmail.com

Montpellier

Le 24^e Festival chrétien du cinéma, réalisation œcuménique de l'association Chrétiens et cultures et l'association Pro-Fil, aura lieu à Montpellier du 21 au 31 janvier 2022. Le thème Génér@tions offre une programmation internationale de films et alimentera les discussions après les projections.

Voir le site chretiensetcultures.fr

Suite de la page 7

26^e Schlingel, FIF pour enfants et adolescents à Chemnitz 9-16 octobre 2021 : *Mon cirque à moi* de Miryam Bouchard (Canada, 2021).

64^e FIF de Leipzig (documentaire et d'animation) 25-31 oct. 2021 : (Prix du jury interreligieux) *Que Dieu te protège !* de Cléo Cohen (France, 2021). Merveilleusement filmé, le film questionne la transmission tranquille des valeurs et des sentiments d'appartenance d'une famille juive du Maghreb.

63^{èmes} Journées du film nordique de Lubeck 3-7 nov. 2021 (Prix du jury Interfilm) : *La Femme du fossoyeur* de Khadar Ahmed (Allemagne/Finlande/France, 2021), beau film chaleureux qui reste en mémoire encore longtemps après la projection.

Mention spéciale : *The Blind Man Who Did Not Want to See Titanic* (*Sokea mies, joka ei halunnut nähdä Titanicia*) de Teemu Nikki (Finlande, 2021). Le film permet au spectateur de façon unique de comprendre la vision que des personnes handicapées peuvent avoir du monde.

70^e FIF Mannheim/Heidelberg 11-21 nov. 2021 : *Ma nuit* de Antoinette Boulat (France/Belgique, 2021). Pour dire oui à sa propre vie il faut d'abord dire non aux différentes propositions d'une vie déterminée par d'autres.

Présence Protestante sur France 2

Samedi 25 décembre 2021, 10h

Culte de Noël en Eurovision

Dimanche 26 décembre 2021, 10h

Sur les traces de Jésus à Nantes

Le magazine de Noël proposé par Le Jour du Seigneur et Présence Protestante

Un programme présenté par Christelle Ploquin et réalisé par Jean-Rodolphe Petit-Grimmer



Dimanche 2 janvier 2022, 10h

Ma foi... Interdépendance

L'émission décrypte les grandes thématiques de la foi. Réalisation : Matthieu Salmeron

Dimanche 9 janvier 2022

XXI siècles après Jésus-Christ – Moissonner

Autour d'un texte de la Bible, Marion Muller-Colard et ses invités se rencontrent en toute simplicité pour une aventure dont ils ignorent tout.

Une émission présentée par Marion Muller-Colard et réalisée par Denis Cerantola

Les + sur le site

Emissions radio :

- Ciné qua non des 21 septembre, 26 octobre et 16 novembre 2021
- Champ Contrechamp des 28 septembre, 26 octobre et 23 novembre 2021
- Emission radio du Cinemed 2021

Festivals :

Karlovy Vary, Zlin, Varsovie, Chemnitz, Cinemed (avec ses billets d'humeur), Leipzig, Montauroux, Cottbus, Lübeck, Mannheim

Joyeux Noël

Crédits photo

p.1 : photo : Jeangagnon, Creative Commons
p.3 : © Christine Tamalet ; © Bac Films ; © Ad Vitam
p.4 : © Reprodução IMDB ; © Amirhossein Shojaei ;
© Le Pacte
p.5 : © Reprodução IMDB ;
p.6 : © Breaker Studios ; © Vincent Courtois
p.7 : © Ciné-Festival en Pays de Fayence

p.8 : © France 2 ; © Simone Bitton
p.9 : © mk2
p.10 : © Bis Repetita
p.11 : © Carole Bethuel
p.12 : © Haut et Court ; © Memento Films Distribu-
tion
p.13 : © Océan Filmssp.

14 : source : Wikimedia Commons, CC BY-SA 3.0 de
p.15 : © Jour2fête ; © B-Réal Films ;
p.16 : © © Léonce Perret (1880-1935) ; photo Harald
Krichel, source Wikimedia Commons
p.17 : D.R.
p.18 : © Dominique Jacovides / Bestimage
p.20 : © Metropolitan FilmExport



A la fiche

Cette rubrique présente une œuvre analysée dans une de nos 'fiches de Pro-Fil', récente ou plus ancienne, en rapport avec le thème du dossier.

RESUME :

Irak, 2007. Deux soldats américains sont pris pour cible par un sniper irakien après être arrivés en mission dans le désert, répondant à un appel au secours de constructeurs d'un pipeline. L'un des soldats se fait tirer dessus et est grièvement blessé. Le second trouve refuge derrière un mur à moitié écroulé.

ANALYSE :

On pouvait avoir un certain nombre de craintes avec ce énième film de guerre américain. Mais le réalisateur évite brillamment tous les poncifs et livre un film captivant et évite tout manichéisme pour dénoncer l'absurdité de cette guerre en Irak. Multipliant les rebondissements malins, il ne laisse aucun répit, ni aux personnages, ni aux spectateurs. Nous assistons à un huis clos en plein désert brûlant avec d'un côté Isaac, derrière son mur, et de l'autre, la voix d'un sniper irakien qui lui parle par radio. Ce tireur embusqué, vraisemblablement réfugié dans un tas d'ordures - et que nous ne verrons jamais - va jouer au chat et à la souris avec le G.I. Il se dit ancien professeur à Bagdad et cite les poètes américains comme Edgar Poe, pour mieux humilier son

interlocuteur, beaucoup plus fruste, qui ne connaît que Shakespeare.

Alors que George Bush vient d'annoncer la fin de la guerre en Irak, l'Irakien est particulièrement pervers car son seul désir est de continuer à tuer des Américains et le fait qu'il n'est qu'une voix dans une oreillette le rend bien plus terrifiant que s'il était présent. La performance d'Aaron Taylor-Johnson est absolument époustouflante. Avec une balle dans le genou et une gourde d'eau vide, il jure et grogne avec une vérité étonnante tout en se faisant manipuler par son adversaire invisible. Huis clos en plein air oblige, les mouvements de caméra sont restreints mais on assiste quand même à d'étonnantes champ-contrechamps par l'intermédiaire de deux lunettes de visée. *The Wall* est un thriller haletant, brutal et foncièrement antimilitariste.

Jean Wilkowski

THE WALL

Etats-Unis d'Amérique, 2017, 90 min

FICHE TECHNIQUE :

Réalisation : Doug Liman - Scénario : Dwain Warrell - Photographie : Roman Vasyanov - Montage : Julia Bloch - Distribution France : Metropolitan Film Export

Interprétation : Aaron Taylor-Johnson (sergent Isaac Allen), John Cena (sergent Shane), Laith Nakli (la voix du sniper irakien)

AUTEUR :

Doug Liman est né en 1985 à New-York où il fait des études de photographie et de cinéma. Il réalise son premier long métrage *Getting in* en 1994. Il se spécialise alors dans les séries et les blockbusters avant de réaliser *Fair Game* (Cannes 2010).

John Cena dans *The Wall*



Titres de films ayant fait l'objet d'une fiche depuis *VdP 49* :

Drive my car (Ryusuke Hamaguchi) - *BAC Nord* (Cedric Jimenez) - *Chers camarades* (Andrei Kontchalovski) - *France* (Bruno Dumont) - *La nuit des rois* (Philippe Lacôte) - *Une histoire d'amour et de désir* (Leyla Bouzid) - *L'Homme libre* (*Free Guy*) (Shawn Levy) - *La voix d'Aïda* (Jasmila Zbanic) - *Supernova* (Harry Macqueen) - *Dune* (Denis Villeneuve) - *Stillwater* (Tom McCarthy) - *Atarrabi et Mikelats* (Eugène Green) - *Le Genou d'Ahed* (*Ha'berech*) (Nadav Lapid) - *La Troisième Guerre* (Giovanni Aloi) - *Les intranquilles* (Joachim Lafosse) - *Bigger than us* (Flore Vasseur) - *Petite sœur* (Véronique Reymond, Stéphanie Chuat) - *J'ai aimé vivre là* (Régis Sauder) - *Freda* (Gessica Geneus) - *I am Greta* (*Documentaire*) (Nathan Grossman) - *Delphine et Carole, insoumuses* (Callisto Mc Nulty) - *Julie (en 12 chapitres)* (*Verdens Verste Menneske*) (Joachim Trier) - *Illusions perdues* (Xavier Giannoli) - *L'homme de la cave* (Philippe Le Guay) - *First Cow* (Kelly Reichardt) - *La traversée* (Florence Miailhe) - *En route pour le milliard* (*Documentaire*) (Dieudo Hamadi) - *La Jeune Fille et l'araignée* (Ramon Zürcher, Silvan Zürcher) - *La fracture* (Catherine Corsini) - *Compartiment n° 6* (*Hytti n°6*) (Juho Kuosmanen) - *Cry Macho* (Clint Eastwood) - *Memoria* (Apichatpong Weerasethakul) - *Les Olympiades* (Jacques Audiard) - *Tre Piani* (Nanni Moretti) - *Marcher sur l'eau* (Aïssa Maïga) - *Aline* (Valérie Lemerrier) - *Au crépuscule* (*Dusk*) (Šarūnas Bartas)